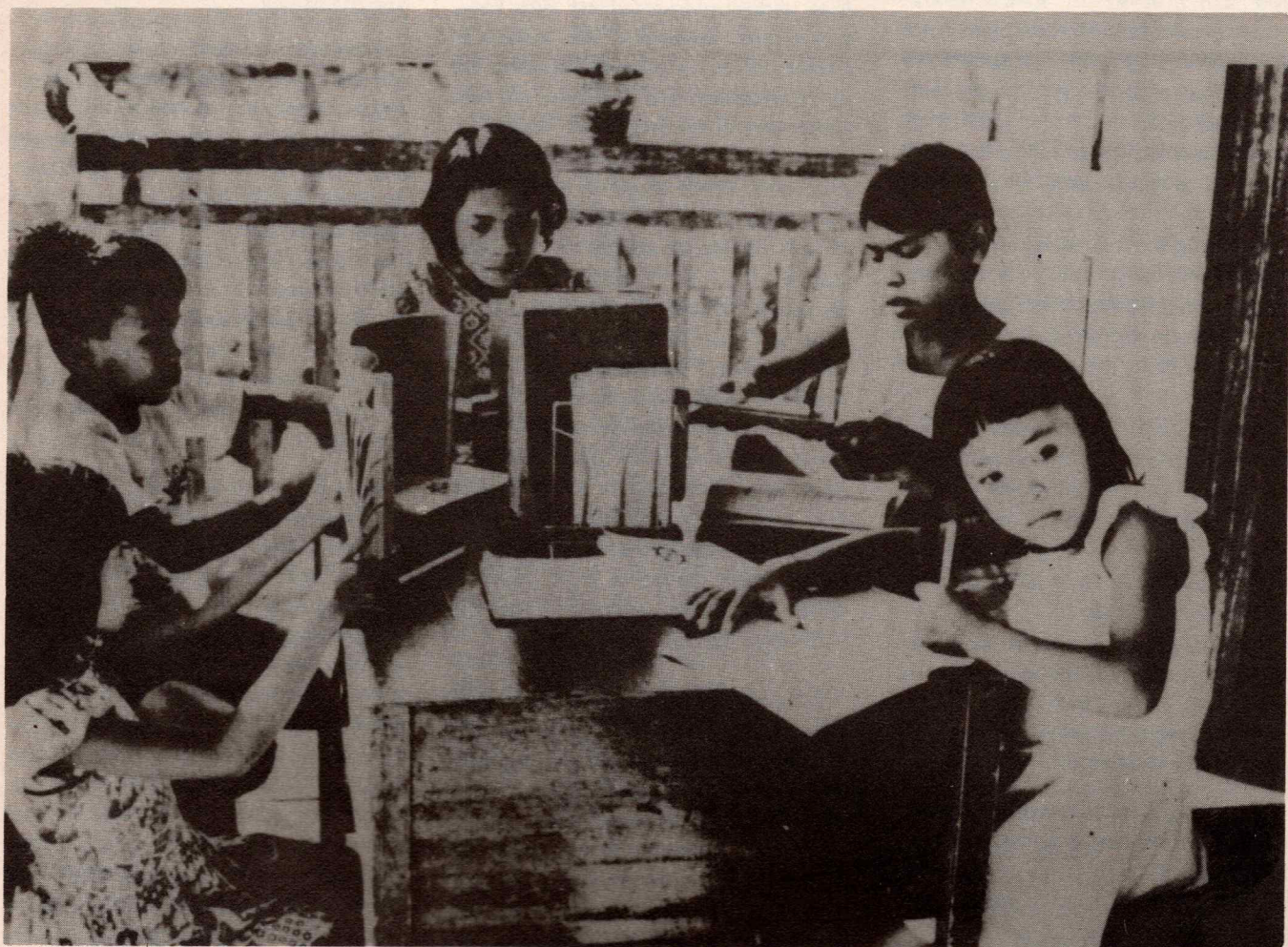


l'école où les él



L'expérience, présentée ici, se déroule simultanément en Indonésie et aux Philippines, et paraît particulièrement prometteuse. D'abord parce qu'elle est menée par les ministères de l'Éducation nationale des pays concernés, alors que beaucoup de recherches sur des formes d'éducation nouvelles sont conduites par des « francs tireurs », en dehors des structures officielles. Ensuite parce qu'elle semble résoudre certains des problèmes les plus pressants du moment dans le domaine éducatif : manque d'enseignants et de locaux, taux d'abandon

scolaire très élevés, coûts excessifs pour des résultats très insatisfaisants, baisse (dans beaucoup de pays) de la qualité de l'enseignement, impossibilité (pour la plupart des pays) de scolariser plus qu'une minorité des enfants d'âge scolaire. La formule du projet « Impact » que nous décrivons ici de résoudre la plupart de ces problèmes, et cela non pas par un coup de baguette magique, mais par une approche très simple (encore fallait-il y penser) : en transformant les élèves en leurs propres professeurs. C'est l'école autodidacte.

• Cf. brochure *Le projet Impact : rapport intérimaire sur les projets Impact (Philippines) et Pamong (Indonésie)*, organisés par l'Innotech, C.r.d.i., Ottawa (Canada).

Élèves enseignent

« Le développement de l'éducation ne peut se réaliser que s'il entraîne un développement parallèle dans la communauté toute entière. »

Que ne donnerait un ministre de l'Éducation pour un système d'enseignement qui, preuves à l'appui, permet à un seul enseignant d'encadrer 125 élèves, en atteignant des résultats scolaires meilleurs qu'avec des classes de 30 à 40 élèves (c'est la moyenne aux Philippines), à un coût par élève plus bas que l'école traditionnelle et en permettant aux enfants de quitter l'école quand ils le veulent et de la réintégrer ensuite à n'importe quel moment ?

C'étaient là les prévisions du projet Impact, prévisions qui se sont concrétisées dans les deux pays – Indonésie et Philippines – où des expériences suffisamment positives après la première phase (1975-1977) ont amené les ministères concernés, à l'étendre à de nouvelles zones.

qu'est-ce que l'école autodidacte ?

Un principe simple et révolutionnaire est à la base du système : grâce à des « modules » (des livrets très simples permettant aux élèves ou à tout autre personne alphabétisée – parent, ouvrier, paysan – d'apprendre une matière donnée par eux-mêmes avec un minimum de contrôle) la nécessité des salles de classe traditionnelles disparaît. L'école devient un Centre d'enseignement communautaire (C.e.c.). Les cloisons séparant les salles sont supprimées et les murs sont couverts de rayons où les modules sont rangés par thème : géographie, sciences, agriculture, arts ménagers, éducation sanitaire, arithmétique, etc. Une partie du local est réservée aux tests que les élèves passent quand ils estiment avoir bien maîtrisé un « module ». Les enfants forment entre eux des groupes de niveau identique pour étudier et réviser. L'école autodidacte commence à un niveau correspondant chez nous à peu près au cours moyen (CM), encore que la comparaison soit difficile à faire avec les écoles asiatiques.

Les élèves qui entrent dans le nouveau système ont un « enseignant programmé », un élève des classes terminales du primaire qui insiste surtout sur la lecture et l'arithmétique. Les classes terminales choisissent en leur propre sein un élève plus avancé pour les guider. Des étudiants des C.e.g. ou des lycées viennent une fois par mois, par rotation, pour faire le point. Des artisans de la communauté locale – menuisiers, tailleurs, etc. – enseignent les éléments de base de leur métier à des groupes d'élèves, soit au Centre



d'enseignement communautaire, soit dans leur propre atelier. Les élèves étudient leurs modules à l'école le matin, ou à la maison l'après-midi.

Quant à l'instituteur (ou l'institutrice), il devient un moniteur ayant avant tout un rôle de supervision. Il, ou elle, aura à corriger certains tests, et disposera de beaucoup plus de temps pour participer à la vie de la communauté : encourager par exemple des enfants ayant abandonné l'école à y revenir ou des adultes à compléter leur enseignement primaire, s'occuper de tâches d'animation au village ou dans le quartier. L'effort éducatif devient un effort de toute la communauté. Comme l'écrivait l'équipe indonésienne, « la

participation communautaire devient le cœur du projet Impact » et M. Soenarto, un des spécialistes indonésiens travaillant sur le projet, ajoutait : « Le développement de l'éducation ne peut se réaliser que s'il entraîne un développement parallèle dans la communauté toute entière. » En somme : une école autodidacte, « désenclavée », s'ouvrant à la communauté. C'est l'idéal. Mais qu'en est-il en réalité ? Et comment le projet a-t-il démarré ?

une école de village aux Philippines

Depuis le début du siècle, la jeunesse des Philippines a plus que quintuplé et la situation dans plusieurs autres pays n'incite guère à la sérénité...

Il y a beaucoup à faire, surtout dans les régions rurales, comme celle de Naga, où l'on peut obtenir jusqu'à trois récoltes annuelles de maïs ou de riz dans la vallée et où le tabac et les ipil-ipil (un arbuste aux usages multiples), cultivés en terrasses sur les collines, exigent des soins continus. Ici, comme dans certaines régions d'Afrique, la jeunesse se trouve souvent face à un dilemme : le travail de la terre ou l'école. Pour elle, « le superflu » c'est l'école, puisque semailles, récoltes et travaux domestiques sont non seulement utiles, mais vitaux. Dans toutes les écoles primaires de Naga, comme presque partout ailleurs aux Philippines, environ 50 % des enfants sont obligés, en raison de leurs nombreuses absences, d'abandonner les études avant la quatrième année de classe (CM 1, ou CM 2 chez nous).

Ceci ne signifie pas cependant que les écoles actuelles peuvent accueillir un plus grand nombre d'élèves. Près de 85 % du budget de l'éducation nationale servent à payer les salaires des 400 000 enseignants qui se partagent les 12 millions d'élèves du primaire et du secondaire. L'augmentation du nombre des élèves rendra la situation intenable dans les classes car, pour le moment s'il y a juste un instituteur pour 30 élèves, il n'y a pas assez de fonds pour en engager d'autres ; sans parler de l'infrastructure qui fera terriblement défaut. Qu'arrivera-t-il donc, en l'an 2000, lorsque la population d'âge scolaire du pays aura encore doublé ?

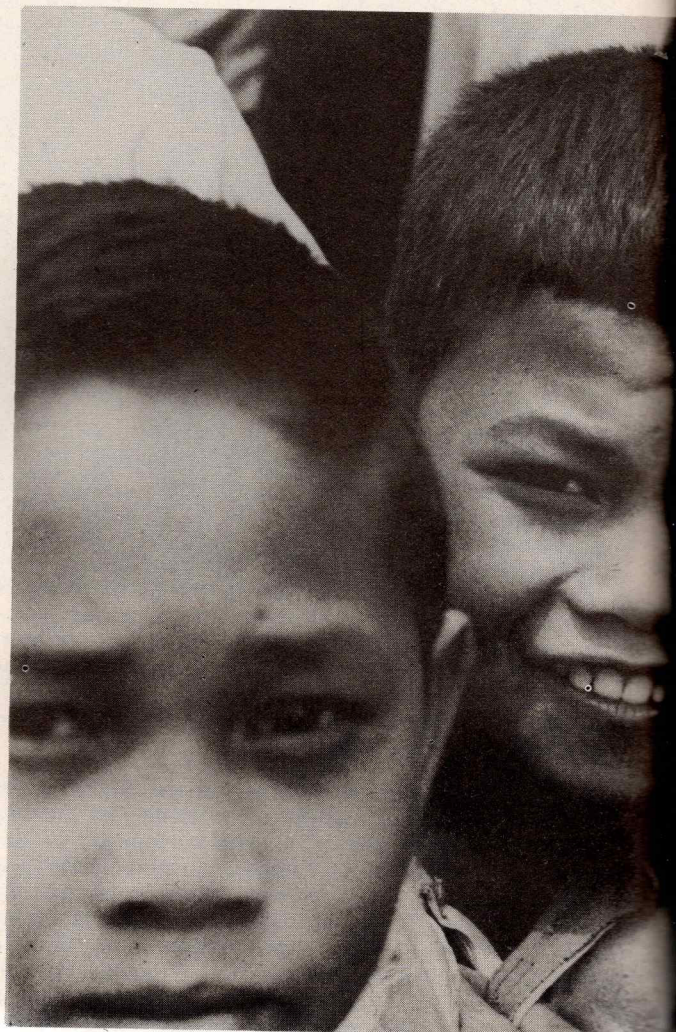
historique du projet

La réunion de l'Organisation des ministres de l'Éducation de l'Asie du Sud-Est, tenue au début des années 1970, a été dominée par cette préoccupation. En 1972, l'Omease confiait à un de ses centres régionaux, Innotech (Centre d'innovation et de technologie éducatives) la tâche de concevoir « un système public d'éducation primaire efficace et économique ». Ce que désiraient les ministres de l'Éducation, c'était trouver une solution de rechange à l'actuel système d'enseignement, qui est coûteux et rigide (puisque'il ne permet pas l'instruction des jeunes en dehors du cadre de l'école), en adoptant un système éducatif qui se développerait parallèlement au système en place, **beaucoup plus pour le compléter que pour le remplacer**. Comme le disait M. Santoso Hamijoyo, directeur général de l'Éducation primaire et secondaire en Indonésie, « le système éducatif actuel s'est enraciné, avec tous ses défauts, dans nos habitudes depuis des décennies » ; il serait « absurde, matérielle-

ment impossible et peut-être socialement inacceptable de le changer du jour au lendemain ».

Il s'agissait donc de trouver le moyen d'assouplir, dans la mesure du possible, le système scolaire actuel sans baisser la qualité de l'enseignement, tout en mettant l'éducation primaire à la portée de tous et sans alourdir le budget ordinaire, qu'il était d'ailleurs impossible d'augmenter. Quel défi ! Comment s'y prendre, en effet, pour améliorer, avec le même budget, l'instruction d'un nombre toujours croissant d'élèves ?

La solution proposée par l'Innotech fut de mettre à contribution toute la collectivité. C'est pour cette raison que l'étude a été intitulée « L'enseignement dispensé par les parents, la communauté et les professeurs ». Le pendant indonésien en est « Proyek Pamong ». Ce projet faisait non seulement appel aux parents, aux chefs de villages ou aux artisans pour qu'ils secondent les professeurs, **mais aussi aux élèves** plus avancés qui, en jouant le rôle d'instituteurs, permettraient aux instituteurs en titre de s'occuper d'un plus grand nombre d'élèves en 25 livrets seulement, sans compter les 5 livrets de révision. Il n'en reste pas moins que, pour suivre le programme d'une année, l'élève doit étudier 210 livrets. Chacun commence par des tests d'aptitude et finit par des épreuves de contrôle.



le nouvel instituteur

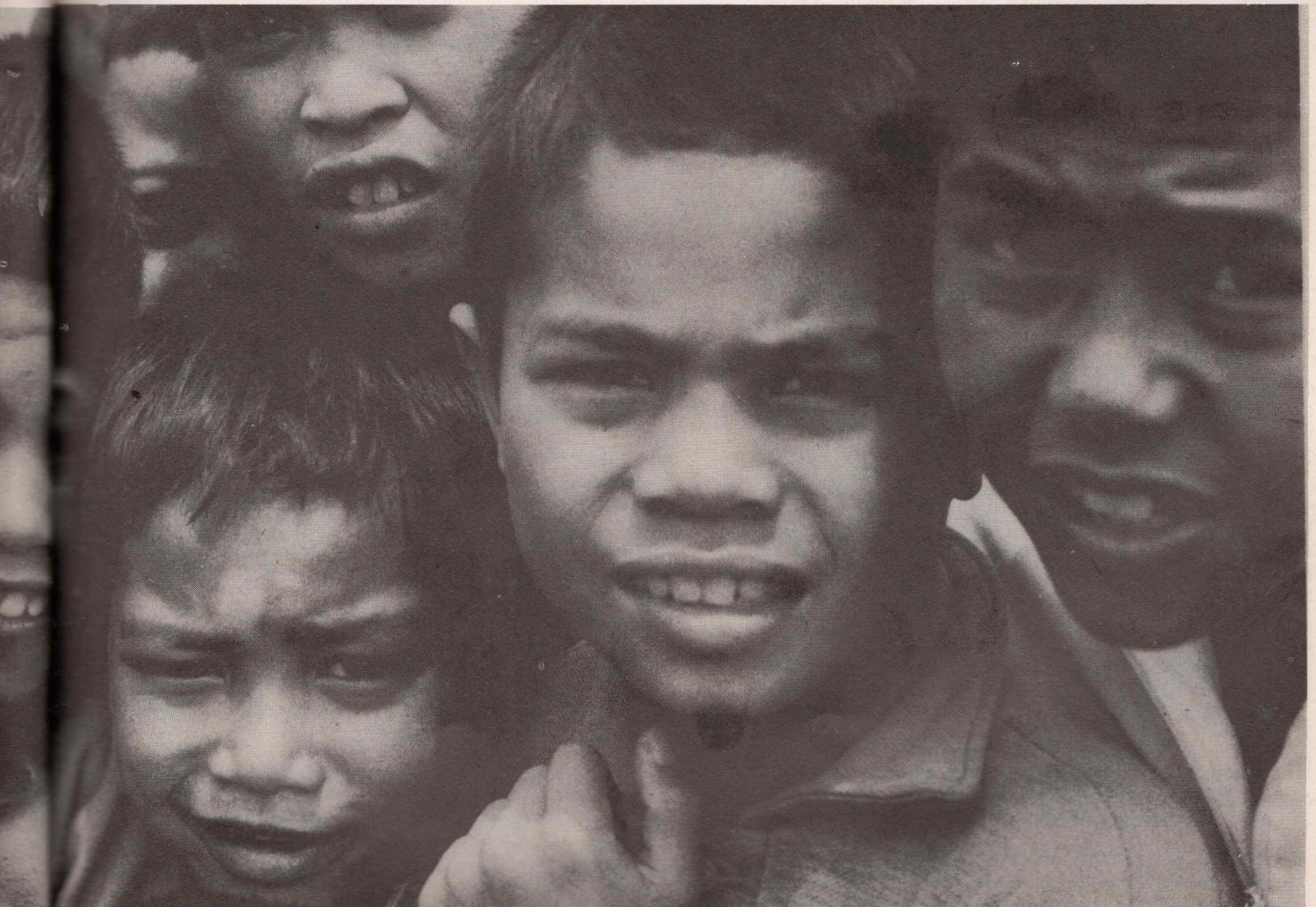
Le fait est que les élèves travaillent dur. Le visiteur est impressionné par l'application des enfants, qui étudient leurs livrets bien souvent sans aucune surveillance. Il faut les voir à Naga, entassés à l'ombre sous les « kiosques d'apprentissage » – de petites huttes sans murs, avec une table circulaire et des bancs – situés à proximité de l'école, et spécialement construits pour eux; ou, dans les villages indonésiens, assis sur la pierre fraîche, adossés aux murs de l'école. Pour en faire des Centres d'enseignement communautaires (C.e.c.), il a fallu transformer l'intérieur des écoles en supprimant des cloisons et en ajoutant un grand nombre d'étagères pour les livres. Ces transformations furent toutes opérées par des artisans locaux. Le changement d'apparence est frappant, mais il faudra un peu de patience pour que tous les villageois voient dans ces centres, non plus une école, mais un lieu de rencontre, le **leur**.

Quelle transformation aussi dans la mission de l'instituteur ! En fait, il ne fait plus la classe; il joue plutôt le rôle d'un directeur des études, d'un moniteur-animateur chargé de former ses collaborateurs. Car, somme toute, ce sont des profanes en matière d'enseignement, ces élèves du cours secondaire

qui se transforment en précepteurs ou répétiteurs, soit un jour par mois, comme aux Philippines, soit le soir chez l'un de leurs voisins, comme en Indonésie. L'instituteur doit aussi préparer les élèves des classes primaires supérieures (de la 4^e à la 6^e année) à passer à l'enseignement secondaire, selon un ordre de roulement qui leur permet, après une journée d'étude, de donner le lendemain une leçon de lecture, d'écriture, d'analyse ou de mathématiques aux élèves des trois premières classes.

Loin de s'effacer, l'instituteur devenu directeur des études-moniteur-animateur est la clé de voûte du système. Au lieu de jouer le rôle souvent peu créateur (surtout quand on a 60 à 70 élèves) de quelqu'un qui fait apprendre un programme rigide sur lequel il n'a aucun contrôle, son rôle s'enrichit, se diversifie, couvre la communauté toute entière. Il s'agit d'une réelle revalorisation de l'enseignant. Parmi ses tâches, on peut mentionner :

- l'assistance individuelle aux élèves ayant des difficultés avec un module donné; voir qui est prêt pour le « post-test » (test que l'on passe lorsqu'on a terminé un module);
- la tenue à jour de fiches vérifiant le progrès de chaque élève et les activités des précepteurs ou répétiteurs (tuteurs) en provenance des C.e.g. et lycées;



- l'animation, sur la recommandation d'un tuteur, d'un groupe donné d'élèves;
- la supervision des « enseignants programmés » (les élèves des classes terminales qui aident les plus jeunes), la correction des « post-tests »;
- les contacts avec les parents d'élèves, contacts qui sont beaucoup plus nombreux et plus importants que dans le système traditionnel. En effet, beaucoup de parents avaient exprimé, au début, des réserves à l'égard de ce qui n'était « pas une vraie école » à leur avis, car elle donnait trop de liberté à leurs enfants, et leur demandait souvent un effort supplémentaire. Ces craintes sont tout à fait normales quand on songe à la révolution que représente le projet Impact, et elles ne peuvent disparaître que dans un dialogue patient, soit au cours des réunions des associations de parents d'élèves, soit entre parents et élèves;
- des contacts étroits avec les inspecteurs primaires et autres fonctionnaires de l'éducation nationale, très importants pour un système à un stade expérimental;
- informer les auteurs des modules des difficultés rencontrées par les élèves avec tel ou tel module;
- le maintien de la discipline et de la propreté du C.e.c. : comme les élèves se déplacent à l'intérieur du C.e.c., cela est indispensable;
- une surveillance étroite des modules pour être sûr que les élèves les ramènent en bon état, les remettent à leur place. Comme chaque élève utilisera plus de 200 modules en une année, c'est une tâche absorbante que l'enseignant déléguera en général à quelqu'un d'autre;
- la surveillance des jardins scolaires, qui représentent un élément important de l'enseignement en milieu rural.

des résultats encourageants

Selon M. Soriano, un des responsables du projet en Indonésie : « Il reste encore quelques difficultés à aplanir. »

Il s'agit, entre autres, d'intensifier cette méthode d'enseignement par « roulement », en ayant recours éventuellement à un instituteur de carrière (qui ne serait pas pris parmi ceux qui ont été recyclés comme directeurs d'études), pour inculquer aux élèves des classes primaires inférieures les notions de base d'une seconde langue, de manière à ce qu'ils puissent, une fois parvenus en 4^e année, continuer à étudier seuls et à une bonne cadence. C'est pour cette raison d'ailleurs que le choix s'est porté sur Naga et Solo, du fait que leurs langues vernaculaires respectives, le cebuano et le javanais, diffèrent de la langue d'instruction à partir de la quatrième classe, car Innotech voulait proposer dans sa nouvelle méthode d'enseignement une solution au problème du passage d'une langue à l'autre.

Soumis à un examen commun, les élèves ayant suivi la méthode Impact ont obtenu, sauf quelques rares exceptions, des notes supérieures d'au moins 6 % à celles des élèves qui fréquentent l'école classique.

Par ailleurs, ce projet connaît un certain succès auprès des adolescents qui auraient normalement quitté l'école, n'eût été la souplesse du nouveau régime sco-

laire qui permet de maintenir aux études ceux qui s'en seraient autrement détournés en raison d'absences nombreuses, et d'y ramener ceux qui, bien des années auparavant, ont abandonné l'école avant le certificat de fin d'études primaires.

Exequiel Sobramonte, par exemple, avait dû s'absenter de l'école pendant un mois pour se consacrer aux travaux domestiques, alors que ses parents étaient sur une autre île; après leur retour, en une semaine, il a pu rattraper les cours perdus en lisant les dix-sept livrets qui lui manquaient. Sukiyo et Sugiman, deux adultes travaillant pour l'administration locale, ont, eux, obtenu de l'avancement dans leur emploi après avoir décroché leur certificat d'études primaires dans un des « postes d'apprentissage » de village.

Cette possibilité pour un élève de sortir et de réintégrer à tout moment le circuit scolaire nous paraît un des aspects les plus remarquables et les plus prometteurs de l'expérience Impact, surtout pour l'Afrique où les taux d'abandon scolaires sont parmi les plus élevés du monde.

qu'est-ce qu'un module ?

Un module est une brochure de 32 à 100 pages ne comportant que quelques lignes par page.

Psychologiquement, il a l'avantage de permettre à l'élève de sentir qu'il progresse. En général, 2 à 4 heures suffisent pour étudier un module. Le langage le plus simple possible est utilisé. Le module est divisé en tranches et, à la fin de chaque tranche, il y a un petit test auquel l'étudiant se soumet (sous son propre contrôle) pour être sûr qu'il a bien compris. Si ce n'est pas le cas, il reprend la « tranche » en question et, s'il éprouve toujours des difficultés, il consulte un camarade plus avancé ou un enseignant. Les enfants peuvent emmener les modules à la maison et apprendre ou réviser avec leurs parents, de telle sorte que ceux-ci peuvent suivre les progrès de leurs enfants et... apprendre aussi.

Dans le cas du projet Impact les modules ont été préparés par des enseignants ayant reçu une formation assez rapide. La tâche n'était pas tellement au-dessus de leurs possibilités, mais on a remarqué que pour faire un bon travail, les auteurs de modules devaient épouser la philosophie de l'école autodidacte.

Certains diront : « Oui, mais les élèves paresseux pourront toujours regarder les réponses avant de passer les tests auto-administrés ? » Pas du tout, parce qu'une fois le module terminé, ils doivent se prêter au « post-test » et ce dernier est sur une feuille séparée, sans les réponses.

Il existe des modules de synthèse pour faire le point après 4 à 6 modules ordinaires. Ceux-ci permettent une récapitulation et un contrôle plus approfondis des connaissances. Les « post-tests » des modules de synthèse sont normalement vérifiés par l'instituteur.

Au chapitre rentabilité, les dépenses de fonctionnement d'un Centre d'enseignement communautaire semblent être, toutes proportions gardées, bien inférieures à celles d'une école proprement dite. Ainsi, une des écoles de Naga, qui employait auparavant dix instituteurs, fonctionne avec deux directeurs d'études, un coordonnateur rural et un adjoint, maintenant qu'elle est devenue un C.e.c.

Même si un instituteur en titre doit être affecté aux premières classes du primaire et si le coût du matériel pédagogique adopté est légèrement plus élevé que celui des manuels ordinaires (ce qui n'est pas sûr, le prix unitaire du livret imprimé pendant la phase expérimentale étant nécessairement bien plus élevé que celui du même livret une fois imprimé en grande quantité), le système Impact revient en définitive moins cher par élève que le système scolaire traditionnel.

les difficultés

Il est évident qu'une réforme aussi radicale ne peut être menée sans soulever de nombreux problèmes. Le contraire serait invraisemblable. Parmi les problèmes rencontrés, on peut mentionner :

- le passage de l'enseignement traditionnel en classe aux modules. D'un assimileur passif de notions, l'élève devient un autodidacte actif et responsable. Ce passage ne se fait pas sans éveiller des craintes et des résistances. Ces dernières ne semblent toutefois jamais avoir été un handicap majeur;
- la préparation des modules a posé des problèmes, surtout à cause de leur nombre et des délais très courts accordés aux auteurs chargés de leur rédaction. Avec plus d'expérience et une meilleure programmation, de tels problèmes peuvent être entièrement supprimés;
- les résistances, déjà mentionnées, des parents; ces derniers révisèrent leur jugement pour la plupart, grâce à une meilleure information et au vu des avantages incontestables du système : meilleurs résultats scolaires, plus grande souplesse du système qui permet à un enfant de s'absenter pour participer à des travaux agricoles, etc.;
- l'adaptation des enseignants au nouveau système ne se fait pas sans heurts non plus. Peu de gens acceptent de quitter une routine qui, pour être monotone, n'en est pas moins confortable. Le problème est universel, il n'est pas propre au projet Impact et, ici encore, l'expérience du travail plus riche et plus responsable que permet l'école autodidacte a fini par convertir les plus réticents;
- langues nationales : un des principaux problèmes rencontrés fut celui des langues d'enseignement. Comme en Afrique, la plupart des enfants participant au projet parlent à la maison une langue différente de celle utilisée à l'école. Aux Philippines surtout, les enfants parlent cebuano, leur langue maternelle, à la maison, mais dès les premières classes du primaire l'enseignement est dispensé en anglais et en philippino, la deuxième langue nationale officielle avec l'anglais. Comme les modules sont rédigés en anglais, ils présentèrent un gros problème au début, et il fallut

organiser rapidement des cours de rattrapage et d'enrichissement du vocabulaire à l'intention des élèves.

supprimer les murs

Le projet Impact a soulevé un enthousiasme réel en Asie du Sud-Est, bien que ses promoteurs restent prudents et se gardent bien de crier victoire. Au cours de la deuxième étape, déjà commencée, l'expérience va être étendue à d'autres zones, dont certaines sont situées en milieu urbain.

Mais aucun spécialiste du développement ne pourra rester indifférent devant un projet qui cherche à faire participer la communauté toute entière, de façon si active, à l'éducation de ses enfants, tout en tentant de supprimer les « murs » matériels et surtout psychologiques qui entourent l'école.

Aucun éducateur non plus ne restera indifférent devant un système qui permet à un enfant de devenir un assimileur actif de connaissances qu'il acquiert au rythme qui lui est propre, au lieu de rester un consommateur passif de savoir. Ce système développe nécessairement la confiance en soi-même, l'esprit d'entraide et aussi le sens des responsabilités. Voilà une approche qui apprend vraiment à l'enfant à « compter sur ses propres forces ».

et l'Afrique ?

Nos lecteurs se poseront naturellement une question, à savoir si un système pareil est praticable en Afrique. Aucune réponse abstraite, a priori, ne nous semble possible. Seule l'expérimentation permettrait de voir dans quelle mesure un tel système, adapté à nos réalités, pourrait s'appliquer chez nous.

Toujours est-il qu'un système aussi révolutionnaire ne manquera pas de soulever bien des résistances, de déranger bien des bonnes consciences, que ce soit au niveau de la routine ou des principes. Mais, en fin de compte, notre continent n'a pas le choix. Avec des taux de scolarisation qui atteignent à peine 10 % dans certains pays francophones, moins de 50 % dans la plupart des autres, avec des budgets de l'éducation nationale qui, dans bien des pays, ne permettent pas une amélioration significative de cette situation, **et avec des populations scolaires qui vont probablement doubler d'ici la fin du siècle**, des alternatives aux systèmes actuels sont indispensables et urgentes – à moins que l'on accepte que la majeure partie de nos populations reste en permanence analphabète. Le projet Impact n'est qu'une initiative parmi d'autres. Mais il a le mérite d'exister, d'avoir montré des résultats qui sont pour le moins intéressants. Il vaut la peine, pensons-nous, qu'on s'y penche de façon plus approfondie.

(Textes adaptés des deux études de C. Sanger : L'École autodidacte, paru dans le C.r.d.i. informe, et Projet Impact - An experiment in Mass Primary Education).

Extrait de Famille et Développement, n° 15 juillet 1978.